

LE « NOUS » : MOYEN DE LEGITIMATION D'IDENTITE DANS L'ESPACE SOCIODISCURSIF IVOIRIEN

Kotchi Katin Habib ESSÉ

Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

katinhabib@gmail.com

Résumé : Le conflit naît par le mot. L'enjeu de l'identité pose dans le discours la dialectique de l'autochtonie – fils légal – et de l'étranger – fils d'ailleurs –, et, entre les deux, le prétexte de communauté pour soutenir leur projet. Par la langue sinon par des éléments subtils, ici le flexif « nous », le locuteur sociopolitique ivoirien revendique son droit naturel à diriger et représenter le peuple en le niant aux autres qui seraient illégitimes. Le champ lexical qui est ainsi déployé renforce et confirme un tel positionnement.

Mots clés : déictique, lexique, énonciation, discours, identité.

Abstract : The conflict is born by the word. The stake of identity poses in the speech the dialectic of autochtony – legal son – and foreigner - son by the way –, and, between the two, the pretext of community to support their project. By language if not by subtle elements, such as the flexif “we”, the Ivoirian sociopolitical speaker asserts his natural right to direct and represent the people by denying it to others who would be illegitimate. The lexical field that is thus deployed reinforced and confirm such positioning.

Keywords : deictic, lexicon, enunciation, discourse, identity.

Introduction

La langue est un moyen de découverte de la vie. Plusieurs codes la régissent. La communication inter-personne s'appuie sur lesdits codes et dorénavant les sentiments, les émotions, les aspirations et les positions politiques et idéologiques transparaissent par leur utilisation. La grammaire traditionnelle appelle ces codes : parties du discours. Cette réflexion s'épanche sur le pronom personnel. Le *Grand Robert* le définit comme un « mot qui sert à représenter un

mot de sens précis déjà employé à un autre endroit du contexte ou qui joue le rôle d'un nom absent, généralement avec une nuance d'indétermination ». Le projet est de voir de plus près le comportement de l'embrayeur « nous » qui pose dans son énonciation un certain positionnement sociopolitique et discursif. D. Maingueneau (2014, p.65) stipule que le positionnement « implique un champ discursif, c'est-à-dire un espace où s'affrontent les divers positionnements politiques ». Le discours reflétant une réalité déjà là, le positionnement est donc la manière dont l'emploi d'un mot reflète l'identité du locuteur et, par ricochet, celle de son interlocuteur. Pour P. Charaudeau et D. Maingueneau (2002, p.453) « ce terme désigne à la fois les opérations par lesquelles cette identité énonciative se pose et se maintient dans un champ discursif ». Comment Laurent Gbagbo se situe dans l'environnement de son discours ? Quel portrait fait-il du monde qui y vit ? À dire le vrai, cette étude porte sur une période de crise où la remise en question de l'identité du citoyen lambda engendre des soubresauts sans précédents. Il faut donc sans cesse justifier de son identification et son appartenance à la société ivoirienne. P. Charaudeau et D. Maingueneau parlent bien d'identité énonciative, mais celle-ci doit être prise bien plus au-delà. Le flexif « nous » plante le spectre d'un conflit entre une identité étrangère et une autre qui se veut légale, légitime et originale. « Nous » introduit dans le cadastre socio-discursif une dissimulation de l'énonciateur qui se défend et défend son peuple face à des pressions exogènes dans la crise vécue.

1. Définition, méthodologie, corpus

1.1. Définition

- Pronom personnel

Du latin *pronomen*, de *pro* « à la place de » et *nomen* « nom » et personnel, du latin *personalis* de *persona*, qui dénote une personne. Le pronom personnel est un élément linguistique qui vient à la place du nom d'une personne. Le nom d'une personne est rangé dans une classe grammaticale appelée *nom propre*. En effet,

dans la grammaire grecque, « le nom qui occupe une position centrale, se confond à l'origine avec le nom propre. Le terme *onoma kurion*, que le latin a traduit par *nomen proprium* doit être compris comme désignant le nom à proprement parler c'est-à-dire le nom authentique, celui qui nomme vraiment » (M.-N. Gary-Prieur, 1991, p.4). Gary-Prieur (1991) soutient qu'« à l'interprétation actuelle, où nom propre est compris comme nom qui appartient en propre à l'individu ». Nous posons que le pronom personnel prend la place du nom propre. Or le nom propre a une valeur lexicale en contexte et en situation singulière d'emploi. Sur cette base le pronom personnel « nous » a une valeur lexicale. C'est sur ces valeurs que nous portons le regard. Le pronom ne réfère plus seulement le locuteur qui l'actualise en parole mais plutôt un univers pluriel qui réfère aux différentes espèces qui transparaissent dans des actes discursifs discrets. E. Benveniste (1966, p.251) parle d'« instances du discours ». L'instance « nous » traduit le monde, traduit des valeurs à chacune de ses apparitions dans les discours de Laurent Gbagbo. Ces valeurs axiologiques participent aux positionnements dans la dynamique dialectique des discours. « Nous » devient le moyen de légitimation d'identité par excellence.

- **Moyen de légitimation d'identité**

Partons du dernier élément pour arriver à une compréhension de l'ensemble. Sur le versant de la philosophie phénoménologie, l'identité est ce qui permet au sujet de prendre conscience de son existence qui se constitue à travers la prise de conscience de son corps (un être-là dans l'espace et dans le temps), de son savoir (ses connaissances sur le monde), de ses jugements (ses croyances), de ses actions (son pouvoir de faire). L'identité va donc de pair avec la prise de conscience de soi. Mais cette prise de conscience, pour qu'elle se fasse, a besoin de différence, de différence vis-à-vis d'un autre que soi. Ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire. La perception de la différence de l'autre constitue d'abord la preuve de sa propre identité qui devient alors un : « être ce que n'est pas l'autre. Charaudeau (2009, p.16). À partir de cette

différence se pose alors la question du traitement de l'autre dans ses actions, ses paroles, son idéologie. Être ce que l'autre n'est pas, implique un droit naturel qui singularise l'individu dans ses choix : il y a légitimation. Dans le cadre de cette réflexion, le locuteur se pose sur la scène énonciative comme celui qui est légalement et naturellement investi pour représenter la communauté ivoirienne. P. Charaudeau (2009, p.20) argue que la légitimité « désigne l'état ou la qualité de qui est fondé d'agir comme il agit ». Et cela s'opère par le comportement sémantique de l'embrayeur « nous » dans l'espace socio-discursif.

- Espace socio-discursif

Ici, il s'agit des lieux où se mènent les échanges tantôt conciliateurs tantôt contradictoires des « acteurs qui ont la légitimité de s'exprimer publiquement » (P. Charaudeau, 2005, p.18). La communication politique est généralement animée par les discours « sur lesquels se structurent les affrontements » selon D. Wolton (1995, p.114). Ces affrontements sont produits dans le champ discursif et ont de fortes répercussions dans le champ social car « l'enjeu de toute phase de communication politique reste bien la décision et l'action politique » (D. Wolton, *idem*). L'espace socio-discursif renvoie alors au lieu politique commun où le locuteur délivre son message (de persuasion, de dissuasion, de décision, ...) en vue d'atteindre l'autre et d'agir sur lui.

1.2. Méthodologie

La praxématique comme méthode nous aidera à répondre aux questions qui structurent cette réflexion. Les « propositions principales ont été synthétisées par Robert Lafont dans *Le Travail et la langue* paru en 1978 » (J.-M. Barbéris et *al.*, 1989, p.29). Centrée sur l'analyse de la production du sens en langage, Lafont définit ainsi la praxématique comme une linguistique anthropologique, réaliste et dynamique qui s'intéresse aux processus. Son idée fondatrice est que l'homme tire ses représentations linguistiques de sa praxis. En effet, il n'existe pas de signifié immanent mais des signifiants mis en jeu dans le discours. Et ce que

l'on saisit d'ordinaire comme le sens d'un mot n'est, en fait, qu'un sens produit, le résultat d'une production réalisée dans l'actualisation par le sujet (F. Gardes-Madray, P. Siblot, 1990, pp.63-82). L'objet de la praxématique est une saisie dynamique de ce procès de la production signifiante car aucun sens n'est contenu dans un signe quelconque. Pour Gardes-Madray et Siblot, il n'existe que des outils linguistiques dont seule l'actualisation par un sujet parlant est productrice de sens. La praxématique peut donc s'accepter comme une « étude de la vie des signes au sein de la vie sociale » selon J. M. Barbéris et *al.*, (1989, p.32). Là, elle s'installe dans le champ dévolu d'ordinaire à la sociolinguistique. Ils arguent alors qu'elle ne s'en tient pas « pour autant à la seule covariance des phénomènes sociaux et linguistiques dont l'étude est traditionnellement la tâche assignée à la sociolinguistique. Si la praxématique se pose comme une sociolinguistique, c'est que pour elle l'étude du sens, dans la praxis sociale qu'est toute communication linguistique, ne peut être abstraite de ses conditions de production ». La production langagière répond à des besoins, ceux de la transmission d'informations, d'une part, et ceux de l'extériorisation des affects du sujet, ou, plus largement, de ses motivations personnelles, d'autre part. L'étude du déictique « nous », ici, est la valeur d'usage de ce mot que Laurent Gbagbo a utilisé pour extérioriser ses motivations personnelles et exprimer, dans le même temps, des besoins socio-politiques et la légitimation de son identité.

1.3. Corpus

Le corpus, support de cette étude, est un morceau de la vaste production langagière de Laurent Gbagbo ; ex-président de la République de Côte d'Ivoire (de 2000 à 2010). C'est dans un contexte général de crise que ce corpus a été énoncé. Le discours étant l'association d'un texte et de son contexte, nous pouvons, dès lors, affirmer que ce corpus est un corpus spécialisé de crise. À la vérité, la crise a ouvert la voie à une langue connotative forte où tous les mots et autres expressions sont des charges à revers multiples. Nous avons constitué une

banque de données de trente discours représentatifs des dix années de pouvoir de l'énonciateur. (En vue d'éviter d'alourdir indéfiniment notre texte par des notes de bas de page, nous avons attribué, la plupart du temps, des codes contenant en initial la lettre « D » suivi du numéro du discours, le tout suivi de la date référentielle à laquelle le discours a été prononcé. Exemple « D1, 24.10.00 » pour indiquer qu'il s'agit d'un extrait du discours 1 prononcé le 24 octobre 2000). Le principal critère relevant du choix de ces discours réside dans une perspective diachronique qui offre la possibilité d'observer maintes variables dans l'évolution de la situation de crise. Ces variables fortifient l'univers linguistique donnant ainsi matière à analyse. Ici, nous portons le regard sur l'utilisation du flexif « nous ». Dans le corpus, nous avons relevé tous les pronoms personnels qui se répartissent comme suit:

Pronoms	Occurrences	Valeur en %
JE	2605	36,77
TU	143	2,01
IL	1163	16,41
NOUS	1306	18,43
VOUS	605	8,54
ILS	561	7,91
ON	701	9,89
TOTAL	7084	99,96

Tableau de Relevé des pronoms personnels

2. L'axiologie lexicale de « NOUS »

Le conclave *je + vous* (ici, le *vous* partisan) n'a de résultat que *nous*. *je*, maître d'œuvre de la conduite, de l'action et de la réaction de *vous*, emmure, en vérité, l'auditoire dans un schéma discursif déjà emporté par un *nous*. C'est donc l'embrayeur qui réunit à la fois le sujet-parlant et le sujet-écoutant dans un dispositif énonciatif fusionnel. Autrement dit, l'énonciateur rejoint l'auditeur pour former une communauté de valeur, de croyance, d'idéologie politique. C'est là le sens nouveau que prend cet embrayeur dans le cadre discursif de la

crise. Il jouit d'une fréquence d'occurrences remarquable. Nous avons ressorti 1611 occurrences réparties de la manière suivante : *nous* (1314 occurrences), *notre* (210 occurrences), *nos* (95 occurrences). Pour rappel, en français, cet embrayeur admet les acceptions suivantes :

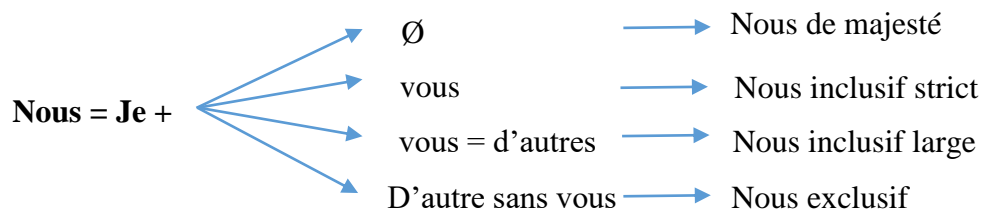


Figure 1 : Les sens canoniques de *Nous*

Nous est un embrayeur plurivoque, un embrayeur polysémique qui prend sa signification dans le contexte et la situation d'énonciation. D'ores et déjà, il faut noter que le premier sens sur la figure (*nous = je + Ø*) n'apparaît pas dans le corpus. Les autres par contre sont bien présents mais ils seront repris selon des terminologies adaptées pour la compréhension des différentes analyses à venir.

2.1. NOUS, le double univers de représentation

L'embrayeur *nous* est le résultat de la mise ensemble du sujet-parlant et du sujet-écoutant. Toutefois, comprenons que la géométrie du *nous*, ici, fait ressortir le pendant d'un semblant de communauté qui regroupe un *je* et un *vous*. Loin d'une inclusion stricte, l'énonciation de *nous*, en l'espèce, est une double représentation que l'énonciateur fait de son *moi* dans le champ discursif. L'intention de se constituer en "homme-peuple" c'est-à-dire celui qui représente le peuple par ses dires, celui qui transmet la parole du peuple, est voilée par le projet de faire parler son *moi* dominant. Par *nous*, en effet, on peut croire que les auditeurs sont inclus dans le discours mais à la vérité c'est le pôle énonciatif *je* qui interpelle, tente de convaincre et persuader l'auditoire. A. O. Barry (2002, p.165) soutient que les occurrences de *nous* dans ce cas sont des « *Je* déguisés, grâce auxquels l'orateur, dans une simulation discursive, s'identifie au public ».

Quand c'était le parti unique, nous nous sommes dressés contre HOUPHOUËT-BOIGNY. Nous avons été candidat contre lui. Aujourd'hui le devoir nous appelle. Je demande à tous les militants de se dresser (...) c'est moi le chef de l'Etat de Côte d'Ivoire. (D1, 24.10.00)

Les traces de *nous* dans cet extrait illustrent bien ce que nous disions tantôt. L'auditeur n'est effectivement pas exclus du discours puisque la forme pronominale utilisée, ici, est inclusive (*moi + vous*). Cette forme est renforcée par *je* qui vient, dans une posture de directives, « *je demande* », exprimer son soutien à l'auditeur « *tous les militants* ». Du coup, *nous*, ici, n'est en fait qu'un *je* déguisé qui dévoile une sorte de prise de responsabilité sous l'autorité de la communauté. Dans une visée de transformation grammaticale cela peut donner ceci :

Quand c'était le parti unique, je me suis dressé contre Houphouët-Boigny. J'ai été candidat contre lui. Aujourd'hui le devoir m'appelle. Je demande à tous les militants de se dresser

L'examen de ce passage extrait du discours du 24 octobre 2000 (le premier du corpus), montre fort bien l'exercice d'un camouflage de l'énonciateur qui, dans un élan de porte-parole du peuple, se cache derrière un *nous* dont la substance ressort clairement dans la chute du discours à travers la forme tonique de *je*, « *moi* », qui vient décomposer le sujet global *nous* : « *c'est moi le chef de l'Etat de Côte d'Ivoire* ». *Nous = Moi*. C'est ce que nous appelons le double univers de représentation : quand, sous le projet d'un intérêt général, se dévoile une suite de prescriptions personnelles bien dissimulées. La dynamique de l'éthos dans les discours de Laurent Gbagbo repose, *de facto*, sur des actions telles : la lutte pour la chute du parti unique, la lutte contre l'imposture et la quête du pouvoir. Mais une telle entreprise ne peut être possible qu'avec un soutien fort. Ce soutien ne peut venir que de personnes ou de communauté avec qui il partage une réalité historico-idéologique. Comme c'est le cas dans l'extrait qui suit :

C'est nous les enfants des pauvres ! S'il n'existe pas de diplômes pour nous, qui allait acheter des postes pour nous. Personne ! C'est pourquoi depuis le départ, nous croyons

*au peuple. **Nous** croyons à l'intelligence de l'homme et **nous** croyons au travail parce que **nous** n'avons pas grandi dans du beurre. Aujourd'hui, je vois mes enfants qui sont en voiture. Je souris mais je suis fier. Ça veut dire que j'ai parcouru un chemin. (D7, 22.11.02)*

Ce discours est prononcé devant la jeunesse africaine le 22 novembre 2002. L'énonciateur en jetant les lignes de conduite pour l'affirmation de l'homme dans la société se fait, en même temps, porte-parole des « *enfants des pauvres* ». Classe sociale « dont il est le délégué, investi d'une légitimité qui repose sur l'institution d'un partage de destinée au cours duquel le destinataire se voit intégré dans la communauté » (A. O. Barry, 2002, p.168). L'usage du *nous* crée une communauté symétrique c'est-à-dire une communauté où les deux pôles énonciatifs (*moi*, sujet-parlant et porte-parole et *vous*, l'auditeur-peuple-pluriel) se rejoignent dans l'arène de la lutte. Le jeu subtil du *nous* dévoile une stratégie de duplicité par laquelle Laurent Gbagbo énonce son propre portrait. Cela est toujours matérialisé par un *je* qui vient appuyer le *nous* dans son espace. Disons que *je* valorise *vous* en se valorisant lui-même dans l'énonciation qu'il profère en *nous*. Soucieux d'accrocher l'auditoire, Laurent Gbagbo passe par des moyens lexico-stylistiques capables de renforcer l'effet d'inclusion de celui-ci dans ce qui est dit, moyens qui frisent souventefois une certaine poéticité :

***Nous** croyons au peuple*

***Nous** croyons à l'intelligence de l'homme*

***Nous** croyons au travail*

***Nous** n'avons pas grandi dans du beurre. (D7, 22.11.02)*

Vu sous cet angle, ce quatrain discursif regorge de vers qui donnent la sensation et la nette impression à l'auditeur que sa participation au procès est effective. La reprise anaphorique de *nous* vient rappeler à l'auditoire sa position de co-opérateur actantiel dans le champ discursif et les rimes finales situent *decrecendo* la valeur de cet auditoire : « *peuple-homme-travail-beurre* ». Le verbe « croire », du

latin *credere*, qui signifie « avoir confiance » comme un refrain d'acquiescement poursuit le projet de renforcer la valeur de vérité de ce quatrain adressé à la communauté. En effet, ce n'est plus *je* qui parle mais c'est plutôt toute la communauté qui scande et l'embrayeur *nous* se charge d'assurer cette inclusion. E. Benveniste (1966, p.235) dit à propos que « d'une manière générale, la personne verbale au pluriel exprime une personne amplifiée et diffuse. Le *nous* annexe au *je* une globalité indistincte d'autres personnes ». Cette indistinction implique une polysémie de cet embrayeur qui peut, de ce fait, prendre plusieurs formes prismatiques dans l'environnement du discours de la crise. Chaque énonciation de *nous* ouvre à la fois un nouvel espace discursif et une nouvelle espèce sémique de l'embrayeur. Si dans le double univers de représentation, il faisait concomitamment référence à l'énonciateur et l'énonciataire, il arrive qu'il se détourne de cette position pour ne désigner que le militant politico-idéologique.

2.2. *NOUS, le militant*

Tous les emplois de *nous* permettent d'indexer un collectif, une communauté, disons le peuple. Or la communication politique est un tremplin de représentation qui exerce ou institue une « influence symbolique, par les formes et les expressions qu'elle diffuse dans l'espace public » (B. Lamizet, 2011, p.8). Autrement dit, c'est par les mots que la communication politique rend visible et intelligible les logiques identitaires et idéologiques. Si *nous* est un mot "vide" comme le disent certains linguistes, dans un dispositif et un cadre discursif politique, plus singulièrement dans le contexte de la crise ivoirienne, il prend une connotation idéologique définissant le positionnement politique d'un individu ou un groupe d'individu. Par *nous* il faut entendre, ici, le militant, le partisan, l'allié. Il devient, par-là, un désignant politique. Désormais, sous l'étendard de *nous*, se reconnaissent tous les militants du parti et du bord politique de celui qui énonce. Cet environnement apparaît dans l'extrait suivant :

A cause de la guerre survenue en septembre 2002, nous n'avons pas pu (...) Mais, nous avons commencé les réformes (...) nous avons fait l'Ecole gratuite (...) Nous avons été soutenus (...) nous avons donné des livres gratuitement (...) Nous avons construit beaucoup d'écoles (...) Nous avons multiplié les cantines scolaires (...) Nous nous apprêtons à faire des structures scolaires (...) cela allait nous coûter cher (...) Nous étions en train d'étudier (...) nous allons la reprendre là où nous l'avons laissée (...).(D26, 16.10.09)

Ce discours est tenu à l'issue du dépôt de sa candidature le 16 octobre 2009 au siège de son parti devant un public-auditeur tout à fait partisan. L'énonciateur positionne le militant dans une dense opération. Dès l'incipit, la culture victimaire vient jouer sur les sentiments de celui-ci pour surement le faire réagir mais très vite cela s'efface au profit d'un programme de réformes. Ce *nous*, désignant politique, est essentiellement maître de la scène énonciative en ce qu'il instaure une certaine homogénéité entre l'énonciateur et le militant qui ne font plus qu'un. C'est justement ce schéma d'homogénéité discursif que l'énonciateur applique à presque tous les moments où il rencontre ses militants, ses alliés ou tout autre groupe favorable à sa cause. Cet autre extrait par exemple en dit plus : *C'est ici, que nous avons le plus pardonné (...) Sans le pardon, nous ne pouvions pas aller à la paix. Si nous voulions absolument qu'on nous explique pourquoi les nôtres ont souffert, pourquoi les nôtres sont morts, nous ne pourrions pas aller à la paix. Oui, nous nous sommes assis sur nos douleurs et nos pleurs pour faire la paix. C'est nous, qui avons fait la paix parce que c'est nous qui avons souffert de la guerre (...) Continuons à apporter la paix à la Côte d'Ivoire. Continuons à penser Paix ! (D28, 15.10.10)*

Là, la scène du procès revêt un caractère presque familial et familial. La culture victimaire apparaît dans une double action : rappeler au militant les affres des forces du mal sur lui et en même temps l'inciter au pardon et à l'oubli pour l'intérêt du pays. C'est une parade du discours amnésiant. Cela évolue dans un dualisme où les éléments lexicaux référant au bien « *pardon et paix* » encadrent ceux référant au mal « *souffert, mort, douleurs, pleurs, guerre* ». Le discours apparaît

comme un espace épuré où cette dualité vise, par-delà, à encenser, sanctifier le militant qui est positionné comme adepte de valeurs positives vis-à-vis d'un autre qui est porteur de valeurs négatives. Laurent Gbagbo joue sur cette dualité pour montrer au militant que tout ce qu'il vit est l'affaire du parti et par ricochet de l'autorité qu'il incarne. Ce *nous*, désignant politique, est à la fois « porteur de joie, de tristesses, de douleurs, de plaisirs, qui permettent aux sujets singuliers de la sociabilité politique de projeter sur lui les émotions dont ils sont eux-mêmes porteurs » (B. Lamizet, 2011, p.141). C'est dans le prolongement de cette idée que *nous* vient siéger dans le verbe *continuer*, du latin *continuare* qui veut dire « tenir ensemble », conjugué à la quatrième personne « *continuons* », pour appeler le militant à poursuivre son projet de paix pour la société ivoirienne. La structure discursive qui s'organise autour de ce *nous* laisse voir l'impact de l'autorité politique qui se moule dans la condition du militant avant de la récupérer « *c'est nous* ». À ce niveau, *nous* assure une fonction socialisante. Par son emploi, l'énonciateur repousse l'adversaire loin des frontières du militant, du partisan. Et derrière se construit un autre univers discursif : celui de la communauté.

2.3. *NOUS, la communauté*

La communauté peut être définie comme un « groupe social dont les membres vivent ensemble, possèdent des biens communs, ont des intérêts, un but commun » selon *Le Grand Robert*. Le *nous*, ici, indexe tous les actants sociaux qui viennent former avec l'énonciateur une identité supérieure : le peuple ivoirien. *nous* devient *de facto*, un "désignant communautaire" qui parle sous prétexte d'une volonté de l'ensemble, d'une volonté commune et légitime. Le désignant communautaire est le creuset historique d'où nul ne peut se soustraire. Autrement exprimé, par le *nous*-communauté, l'énonciateur rappelle à la conscience collective ivoirienne le pacte originel qui structure et fonde la vie du peuple ivoirien. Tous les récepteurs du discours sont donc inclus dans ce désignant. C'est par exemple ce qu'on peut comprendre, de prime abord, dans « *chers compatriotes* » à l'ouverture de tous les discours et dans l'extrait suivant :

*L'histoire a marché vers **notre** peuple qui a marché à sa rencontre. **Nous** sommes réunis ce jour, chers compatriotes, pour **nous** recueillir dans la douleur (...) Ainsi donc, la deuxième République naît dans la plus grande douleur. Une naissance qui rappelle celle de la première République. Souvenons-**nous** des morts de Bouaflé, d'Agboville, de Treichville. Mais aussi souvenons-**nous** des prisonniers de Grand-Bassam, dont **nous** avons ici un représentant, Mathieu EKRA. (D3, 09.11.00)*

Le déictique *nous* dans ce discours du 9 novembre 2000 est en positionnement de rassembleur absolu. Tous les récepteurs de ce discours s'identifient dans cet univers créé par le flexif *nous*. Par ce désignant communautaire, l'énonciateur appelle tous les actants socio-politiques à la remémoration de l'histoire de la communauté à travers les différents événements fondateurs de « *la première République et la deuxième République* ». La culture victimaire ressort subtilement par des mots jetés de façon éparsée dans le discours « *douleur* », « *morts* », « *prisonnier* ». Cela vise surtout à montrer comment la marche du « *peuple* » vers ce point fut pénible et, en même temps, éveiller la conscience collective sur la nécessité de la recherche d'un objectif commun : atteindre la paix. C'est là toute la substance du *nous* et de son subsidiaire *notre*. La recherche de cet objectif commun ne doit pas se faire en dehors de la soumission à l'autorité légitime. Autorité incarnée par *nous*. Pour rappel, le *nous* dont il s'agit, ici, est le *nous* inclusif large. C'est-à-dire l'association concomitante d'un *je* + *vous* + *d'autres*. Par l'énonciation de ce désignant communautaire, l'énonciateur installe à la fois *je*, *vous* et *d'autres* sur la scène discursive. En taisant son identité, l'énonciateur soumet ainsi tout le reste de ce trio actantiel à l'autorité suprême du *nous*. L'extrait suivant en donne quelques précisions :

*Si **nous** ne **nous** respectons pas, personne ne **nous** respectera. Si **nous** ne respectons pas les textes que **nous** avons **nous**-même votés, personne ne les respectera à **notre** place. Je m'engage à vous dire que **nous** ne réécrivons pas une autre constitution. (D2, 26.10.00)*

Ce discours est tenu le 26 octobre 2000 lors de la cérémonie d'investiture d'alors. L'énonciateur met en scène la communauté face à elle-même par la trace

énonciative « *nous-même* », mot désormais autonymique formé à partir de *nous* (embrayeur de personne) et *même* (pronom de par sa fonction) renforce la qualité de l'entité en question et la puissance désignative de ladite entité. Il aborde le problème du respect des préceptes qui fondent la communauté et, en même temps, il l'interpelle par le biais du même embrayeur à se soumettre à l'autorité. L'usage du verbe « *respecter* » au présent et au futur vise à attirer la conscience collective sur le danger de la non-soumission à l'autorité de *nous* maintenant et plus tard, demain. Mais, à y voir de près, le discours concilie la représentation de soi-même et celle des autres puisque *je* comme un adjuvant continuellement présent et agissant pour le compte de *nous*, se signale pour prescrire sa volonté à *vous* et aux autres : « *Je m'engage à vous dire que nous ne réécrivons pas une autre constitution* »

O. Ducrot (1980, p.126) écrit à ce niveau que « tout acte de parole est compris comme comportant des prétentions ; prétention d'une part à être légitime, à avoir le droit d'être accompli, bref à être autorisé et d'autre part à faire autorité, c'est-à-dire à infléchir les opinions ou les comportements verbaux du destinataire ». Il faut se soumettre à l'autorité du *nous*-communauté, alors *je*, l'énonciateur, trouve le moyen de marquer et se faire remarquer positivement par son *adjuventum ad libitum* pour renforcer l'impact de *nous*. La communauté est l'organe suprême de réalisation de son projet politique même si l'énonciateur demeure le meneur d'hommes qui impose d'une manière ou d'une autre son autorité à l'auditoire. G. Conac (1983, p.121) dit qu'il est le « maître d'œuvre. Il est au centre de tout ». L'énonciateur est véritablement au centre de tout comme le prétend Conac. Il se sent donc investi du droit de modifier la perception de la communauté, Laurent Gbagbo parle à la place du peuple par son *nous* comme on peut le voir ci-après :
La Côte d'Ivoire est notre pays. Nous sommes ici parce que c'est chez nous. Nous ne sommes pas ici parce que nous avons été affectés en tant que fonctionnaires. Nous ne sommes pas ici pour un jour ou deux, pour une réunion. Nous sommes ici parce que nous sommes nés ici et nous allons être enterrés ici. Voilà la différence entre nous et certaines personnes. (D15, ..09.06)

L'usage du *nous* institue deux sortes d'autorités qui se confondent. D'une part, l'autorité de *nous*-communauté qui légitime la présence du peuple en ces lieux : *chez nous*. Le déictique de lieu *ici* (6 occurrences dans cet extrait seulement) vient, comme un refrain, accompagner le verbe d'état *être* pour appuyer l'idée d'appartenance à ces lieux où le peuple ivoirien est *né* et où il sera *enterré*. D'autre part, l'autorité de l'homme politique, représentant légitime du peuple, porte-parole autorisé, qui, d'un ton péremptoire marqué par les outils de négation « ne...pas », prononce ces mots en réponse à la vision et au travail d'un groupe sûrement étranger, « *certaines personnes* », venu statuer sur la crise ivoirienne en septembre 2006. La désignation allusive marquée dans « *certaines personnes* » est une stratégie qui permet à l'énonciateur d'ignorer l'identité de ce groupe mais qui permet, tout de même, de les inclure dans le schéma énonciatif comme actant à part entière dans le scénario de la crise ivoirienne.

2.4. *NOUS, désignant de l'exclusif*

Les embrayeurs sont le reflet de la relation entre les différents actants de la crise dans les discours soumis à analyse. Ainsi dans le système d'énonciation, il est ressorti que *nous* pouvait désigner l'homme politique, le militant ou la communauté. Dans le cas du *nous*-exclusif, il s'agit de l'association du *je* + *d'autres sans vous*. Autrement dit, l'énonciateur s'associe à des actants qui ne sont pas pris en compte dans l'environnement actantiel de la communauté, du groupe de militant ou qui ne font même pas partie intégrante du peuple Ivoirien. Ce *nous*-là est, souventefois, le reflet de la relation protagoniste ou de complémentarité entre l'énonciateur et l'auditoire de référence. Par l'usage de ce désignant exclusif, il faut voir l'exercice d'un rapport d'autorité et de pouvoir, de force et de légitimité que l'énonciateur déploie dans le mode de négociation.

*Et vous, les hommes politiques ! Jouons franc-jeu ! Quand **nous nous** rencontrons, il est important que **nous** disions les choses telles qu'elles sont, telles que **nous** les désirons, et*

telles que nous les souhaitons. Jouons franc-jeu ! Je vous en conjure, jouons franc-jeu ! (D6, ..10.02)

L'usage du flexif *nous*, ici, est le reflet d'un rapport d'autorité et de pouvoir. L'énonciateur interpelle une catégorie précise d'individu « *les hommes politiques* » sur leur manière de faire. L'antéposition de « *vous* » est à la fois une prise de distance et une forme d'insistance que l'énonciateur utilise pour classer ce groupe hors de la communauté. Nous savons que l'exclusion énonciatif, c'est l'association du déictique *je* et « *d'autres sans vous* » c'est-à-dire « *moi* » et « *tous ceux qui ne sont pas peuple ou militant* ». *Je*, l'énonciateur rejoint donc ce groupe pour faciliter le contact et le mode de négociations « *jouons franc-jeu !* ». La double énonciation du vocable "jeu", *jouons* du verbe *jouer*, du latin *jocari* qui veut dire « *badiner, plaisanter* », du nom *jeu*, est une forme d'interpellation sur les agissements de ce groupe. Interpellation marquée à la fois de l'autoritaire et de l'autorité par le sceau du point d'exclamation (!) qui vient cacher tous les sentiments conflictuels qui pourraient ressortir au moment des entrevues « *quand nous nous rencontrons* ». Les trois occurrences de la locution « *jouons franc-jeu !* » instaure une sorte d'exercice de son pouvoir sur l'auditoire. De là vient le nouveau sens du verbe *jouer* qui se vide de badinerie et de plaisanterie pour instaurer un déplaisir, un mécontentement dans la langue parlée. L'atmosphère discursive, fortement connotée, tend vers une mise en garde, vers un avertissement. Se déploie, ainsi, les rapports de forces qui gisent dans ce *nous* qu'on peut retrouver dans l'extrait ci-après :

Nous sommes dans cette logique du dépôt des armes. La CEDEAO qui a signé ce document trouvera les modalités pratiques pour que les assaillants déposent les armes et nous entamerons une nouvelle discussion. (D6, ..10.02)

Si les rapports de force avec le premier groupe côtoyé étaient seulement verbaux, ici, ils paraissent d'un ordre différent. Les contours du jeu ne demandent plus une franchise dans les agissements mais plutôt l'obtempération à un principe « *dépôt des armes* ». Ces énoncés diffus ayant pour sujet le *nous*-exclusif révèlent

des exhortations à l'endroit des auditeurs (ici la CEDEAO et les *assaillants*). Le verbe *entamer*, en effet, conjugué au futur dans l'énoncé « *entamerons une nouvelle discussion* » semble correspondre plus à une forme impérative dans laquelle l'énonciateur donne des ordres déguisés que des appels futurs à l'auditeur-exclu. Il faut retenir de ces deux séquences discursives que le *nous*-exclusif assure une fonction d'intimidation, d'avertissement, d'interpellation, d'exhortation voire d'injonction dans les discours de Laurent Gbagbo. Par l'usage de ce désignant exclusif, il faut voir un procédé énonciatif qui joue sur les détours, le machiavélisme et surtout sur les néologies sémantiques car toutes les expressions qu'il accompagne se vident de leur sens dénotés pour embrasser des signifiants nouveaux, des signifiants connotés. L'énonciateur, en énonçant *nous* feint de briser les barrières entre lui et ses protagonistes même si la situation de communication est dominée par des asymétries qui tendent à introduire la violence verbale dans l'espace discursif. La mobilité énonciative de l'embrayeur *nous* dans le corpus a révélé un certain nombre de mots qui réfèrent au porteur du discours lui-même. Il s'agit de : *LG, enfant-de-pauvre, Président-de-la-République, représentant-le-peuple, opposant, jeunesse, femmes, gouvernement, soldat, peuple, chers-compatriotes, nation, martyrs, liberté, ivoiriens, héros, notre-pays, forces-armées, forces-de-sécurité, communauté-de-destin, CEDEAO, assaillant, hommes-politiques, ennemis, institution-sous-régionale, africains, communauté-étrangère* ». Il en ressort les différents caractères du *nous* sus-analysés. Il peut être repris comme suit :

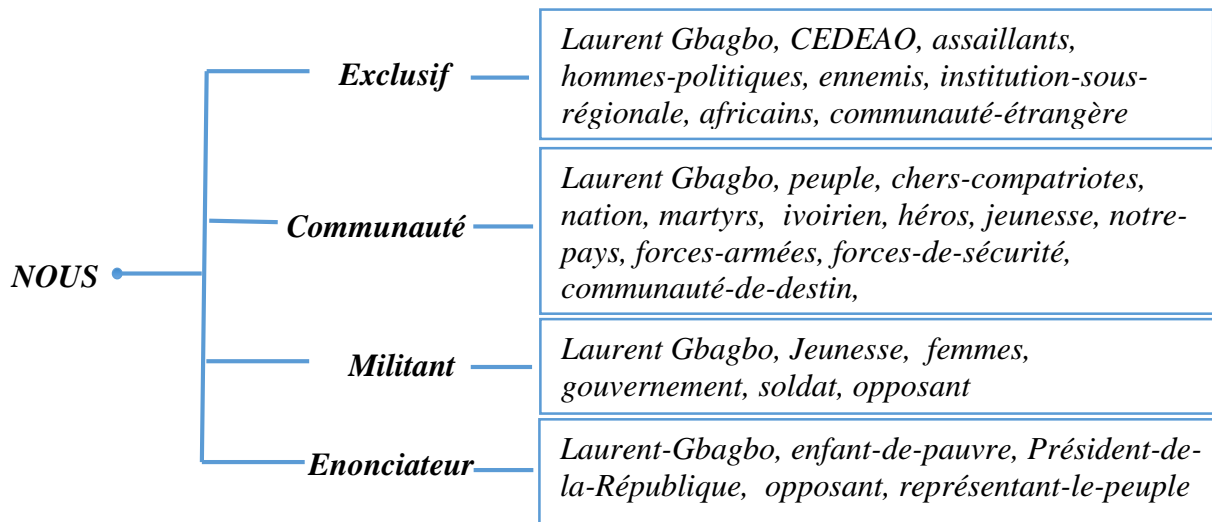


Figure 2 : Univers référentiel du nous dans les discours

Certains éléments se retrouvent dans tous les pôles référentiels parce que faisant partie intégrante de ces pôles de par leur position, leur rôle et leur pouvoir dans le champ discursif comme c'est le cas de l'indice « Laurent Gbagbo ». Tout le discours est centralisé sur l'énonciateur puisque le *nous* qui domine, ici, est porteur de sa présence subtile dans le discours : 52% de la surface discursive. Laurent Gbagbo est le principal acteur dans l'environnement de la crise ivoirienne. Il intervient sur toutes les questions et il infléchit la conduite du corps social ivoirien par le mot. Cet exercice serait donc une véritable gageure sans la présence du militant, du partisan et la communauté qui portent caution à ces actions. Ils sont représentés respectivement par 179 occurrences (14%) et 326 occurrences (25%) de la surface discursive.

Conclusion

Finalement, le pronom *nous* se pose comme un outil présidant à la destinée de la communauté. Il organise tout, décide de tout, parle de tout, influence tout et tout le peuple Ivoirien dans ses choix. La substance de ce pronom n'est en vérité que la dissimulation d'un *je* qui veut occuper (légalement et légitimement) tout l'espace social et discursif sur la base d'un vécu et d'un à vivre commun. Au

détour d'une proximité, l'énonciateur allie les difficultés de son parcours à celle de la Côte d'Ivoire dont il assura, assure et assurera la défense face à des velléités politiques exogènes (donc illégitimes). L'embrayeur *nous* alors, comme moyen, devient un puissant moule qui réunit le *moi* du locuteur et le peuple dans une même forme linguistique et actantielle. Tous les discours sont alors élaborés, cousus et réglés sur cette tactique énonciative qui plante le décor d'une légitimation d'identité dans l'espace socio-politique et discursif. La période électorale de 2010 reprendra cette question de légitimation d'identité dans le mot-concept : l'original, qui s'étire dans la phrase : *Je choisi l'original. Je vote Gbagbo.*

Références bibliographiques

- BARBÉRIS Jeanne Marie, BRES Jacques et GARDE-MADRAY Françoise, 1989, « La praxématique » *Études littéraires*, n° 3, vol. 21, pp. 29-47.
- BARRY Alpha Ousmane, 2002, *Pouvoir du discours et discours du pouvoir, l'art oratoire chez Sékou Touré de 1958 à 1984*, L'Harmattan, Paris
- BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, 2002, *Dictionnaire de l'analyse du discours*, Seuil, Paris
- CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris
- CHARAUDEAU Patrick, 2009, *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris
- CONAC Gérard, 1983, « Portrait du chef d'État » in *Pouvoir*, n°25, p.121-129
- DUCROT Oswald, 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit
- GARDES-MADRAY Françoise et SIBLOT Paul, 1990, « Réglage praxématique du sens en lexique et en discours », *Courants sociolinguistiques*, Séminaire de

lexicologie politique de l'Université de Paris III, (1986-1987), pp.63-82,
Klincksieck, Paris,

GARY-PRIEUR Marie-Noëlle, 1991, « le nom propre constitue-t-il une catégorie linguistique » in Syntaxe et sémantique des noms propres, *Langue Française*, n°92, Décembre, pp.4-25

LAMIZET Bernard, 2011, *Le langage politique : discours, images, pratiques*, Ellipses, Paris

MAINGUENEAU Dominique, 2014, *Discours et analyse du discours*, Armand Colin, Paris

WOLTON Dominique, 1995, « Les contradictions de la communication politique », *Hermès* n°17-18, CNRS Édition, Paris

Grand Robert de la langue française, version 2.0, SEJER 2005, www.lerobert.com